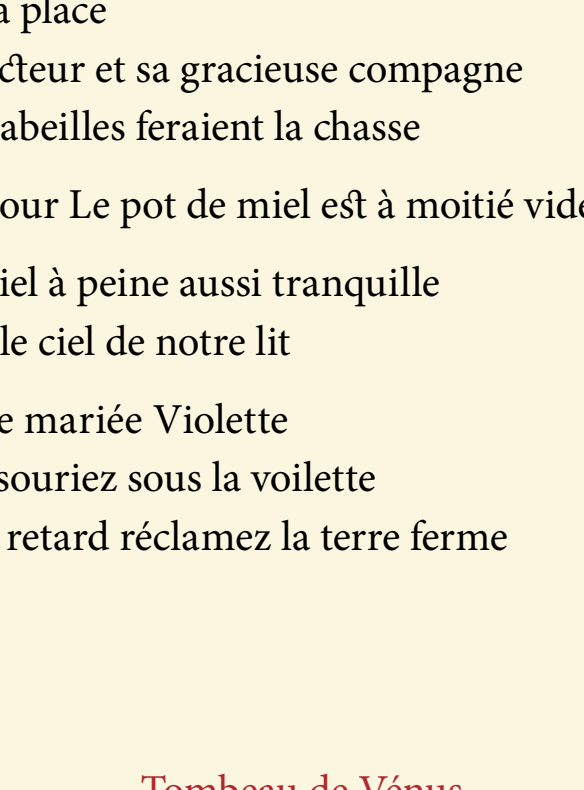


# Les Joutes en feu



Vertiges  
JEAN PIVOT COLLETTRE ÉDITEUR

Henri Matisse (1869-1954), ...*Le regard fixe, les joues en feu...* (1944).



Pablo Picasso (1881-1973),  
*Raymond Radiguet* (17 décembre 1920).

## Cheveux d'ange

Des anges chauves tissent les fils de la vierge.  
Toile d'araignée, l'étoile du désespoir.

Mouches enivrées, joueurs de tennis, malgré les filets,  
malgré l'azur insolent qui nous limite, continuons à  
charmer les lectrices des magazines anglais.

## Montagnes russes ou Voyage de noces

À ma place  
Le lecteur et sa gracieuse compagne  
Aux abeilles feraient la chasse

Mon amour Le pot de miel est à moitié vide

Un ciel à peine aussi tranquille  
Que le ciel de notre lit

Jeune mariée Violette  
Qui souriez sous la voilette  
Sans retard réclamez la terre ferme

## Tombeau de Vénus

Jouets des vagues, vos oreilles roses. Ô mes cousines,  
plus légères que l'onde, pourquoi l'orphéon océanique  
vous fait-il frissonner? Voici Vénus. (Mais si vous  
voulez grandir, mes petites cousines, vous n'avez pas  
de temps à perdre.)

Aujourd'hui, cueillette des plumes d'autruche;  
bouquet de vagues frisées, l'éventail de Vénus.

Si elle se noie, nous lui élèverons un tombeau en  
coquillages.

## Halte

Cycliste en jupe-culotte!

À travers tous les âges, la route nationale mollement  
se déroule, comme ta bande molletière.

Le culte des obstacles est en honneur chez nos ancêtres  
gaulois : poursuis poursuis le petit bonhomme des  
chemins, malgré la borne kilométrique qui t'invite à  
la fatigue, au repos de l'amour.

## Le langage des fleurs ou des étoiles

J'ai demeuré pendant quelque temps dans une  
maison où les douze jeunes filles ressemblaient aux  
mois de l'année. Je pouvais danser avec elles, mais  
je n'avais que ce droit, il m'était même défendu de  
parler. Un jour de pluie, pour me venger, j'offris à  
chacune des fleurs rapportées de voyage. Il y en eut  
qui comprurent. Après leur mort, je me déguisai en  
Bandit pour faire peur aux autres. Elles faisaient  
express de ne pas s'en apercevoir. En été tout le monde  
allait prendre l'air. Nous comptions les étoiles chacun  
de notre côté. Lorsque j'en trouvai une en trop, je n'ai  
rien dit.

Les jours de pluie seraient-ils passés? Le ciel se referme,  
vous n'avez pas l'oreille assez fine.

## Écho

Petite niaise! qui, pour me plaire, se fait fine taille :  
sa ceinture pourrait être ma couronne. Ville, statue  
géante, avec, en guise de ceinture, un chemin de fer.  
Villas abandonnées, instruments de musique qu'on  
n'a pas baptisés. Gai comme la romance d'un arbre  
en exil, le vent du Sud émeut les clochettes que le  
hasard accrocha au cou des beautés déchues.

Banlieue criminelle; ici, les roses des lanternes  
sourdes. À quoi pensez-vous? Quand il mourut,  
Narcisse avait mon âge. Lac, miroir concave; pour  
mon anniversaire le lac m'a fait cadeau d'une image  
qui m'épouvante.

## Emploi du temps

Mécontents si dimanche ignore les pensums,  
Au lieu de mots anglais mâchons du *chewin-gum*.  
Souriez un peu, aurore à mon gré volage :  
Le bonnet d'âne sied à ravir à votre âge.

On a le temps de rougir durant les vacances.

Puis après avoir lu tous les livres de prix,

Bouche en cœur, apprends à chanter faux des romances,  
Souriant aux rosiers nains qui n'ont pas fleuri.

Une à une mes chansons mouraient en chemin.  
« Le lieu du rendez-vous ». Déteigne une pancarte :

Le moindre de mes soucis, pourvu que demain  
Les gratte-ciel jaloussent mes châteaux de cartes.

Les doigts engourdis à force de réausites,  
(Elle dans l'herbe folle perdant la raison)

Mensonges en fleurs! Les soirs où vous vous assîtes  
Les nouai-je en gerbe avec les brins du gazon?

Votre regard m'accompagne en train de plaisir.  
Plus morte que vive sous le pont qui l'outrage,

La rivière roule des sanglots de plaisir.  
À la fin eux seuls compagnons de mes voyages.

## Conclusion

Lasse de soulever d'indociles collines  
Délaisse sans pleurs les pensums que j'inventais;  
Aurore! adieu! en lambeaux la robe d'été,  
Je me sens assez fort pour regagner les villes.

# Les Joutes en feu

## AVANT-PROPOS

Je publie ces poèmes dans l'ordre chronologique.  
C'est le seul qui leur convienne. Car, loin de chérir  
cette sorte de colin-maillard auquel des écrivains se  
livrent avec leurs lecteurs, je n'ai d'autre souci que  
d'être entendu. En relisant ces poèmes, détachés de  
moi, il me surprend que j'aie pu porter quelques  
lueurs sur un âge assez obscur – le véritable âge  
ingrat, seize, dix-sept, dix-huit ans. À ce moment  
de la vie, les mois ont la valeur d'années. Cette  
dernière considération m'a décidé à faire lire ces  
poèmes comme ils furent écrits. J'ai préféré sacrifier  
à l'agrément typographique, plutôt que d'être étonné  
ces lecteurs, qui proviennent à la fois des lieux naturels  
à l'aurore, et d'incendies moins prévus.

Le premier de mes poèmes, « Langage des fleurs et  
des étoiles », est daté de mars 1919, le dernier d'août  
1921. C'est à ce moment que je commençai *Le Diable  
au corps*. Depuis, je n'ai plus écrit de poème. Mais  
si celui qui ferme ce recueil s'appelle « Un cygne  
mort... » il ne faut y voir aucune malveillance à mon  
adresse.

J'éprouve des sentiments trop tendres envers la clarté,  
pour garder le silence sur le mystère de ces poèmes, et  
feindre de l'ignorer. Ce mystère ne provient nullement  
d'une esthétique, il n'est point le résultat d'un pari. Je  
n'en trouverai pas la justification où l'on a coutume  
de l'aller chercher. Pourquoi m'autoriserais-je de  
l'obscurité de certains de mes devanciers. Si l'on me  
blâme, si l'on me loue, il ne faut louer ou blâmer que  
moi – mes poèmes sont l'expression naturelle d'un  
mélange de pudeur, de cachotterie propre à l'âge  
auquel ils ont été écrits. Si tout n'y est pas clair, il  
n'en faut point accuser mes poètes préférés. Car c'est  
Ronsard, Chénier, Malherbe, La Fontaine, Tristan  
L'Hermitte, qui m'ont dit ce qu'est la poésie. Si j'en  
goûte de plus récents, je n'ai pas pu en tirer de leçon.  
Je suis une jeune fille qui me donnât en vue de sa vie.  
Quels mauvais maîtres ont enseigné à toute une  
jeunesse que, pour atteindre au cœur des choses, il  
suffit de les dépouiller de tout ce qui les entoure, et  
qu'en supprimant les barrières, on touche la poésie  
de plus près?

Serait-ce le fait d'une modestie peu commune  
qu'un poète confessât que l'intérêt le plus sûr de sa  
production est sans doute d'ordre psychologique. *Les  
Joutes en feu* pourront peut-être éclairer une minute  
particulièrement mystérieuse : « La Naissance de  
Vénus », qu'il ne faut pas confondre avec la naissance  
de l'amour. C'est avant, ou après notre cœur, que  
s'éveille nos sens; jamais en même temps. Aussi,  
ces poèmes ne me semblent pas frivoles, après *Le  
Diable au corps* – ce drame de l'avant-saison du  
cœur. Des vieillards me feront peut-être le reproche  
qu'ils m'ont déjà fait : de manquer de jeunesse. On  
étonnerait bien ces romanesques en leur disant que  
c'est déprécier les choses, et les méconnaître, que  
de les vouloir autres qu'elles sont, même quand on  
les veut plus belles. Peut-être aussi m'accusera-t-on  
encore de libertinage. L'erreur d'optique qui fait  
juger licencieuse une œuvre où tout est dit purement  
et simplement, a bien valu de nombreux acheteurs  
à mon premier roman. J'espère qu'ils ont été déçus.  
Mais faut-il en être sûr?

*Daphnis et Chloé*, le roman le plus chaste du monde,  
n'est-il pas un de ces livres que les collégiens lisent  
en cachette? Et plus d'hommes qu'on ne croit restent  
des collégiés, toute leur vie. Niaises curiosités,  
rires à contretemps, combien peu, avec l'âge, s'en  
débarrassent.

Parmi les autres choses qui pourraient dérouter le  
lecteur attentif, je m'en voudrais de n'en pas signaler  
une au moins. Après qu'il aura lu la première moitié  
de ce recueil, et qu'il lui aura semblé comprendre  
que l'auteur veut pour chaque poème une forme  
particulière, il sera surpris de me voir adopter une  
forme, sans doute assez élastique dans sa monotonie,  
mais du moins, au coup d'œil, toujours semblable.  
C'est que tous ces poèmes en octosyllabes, rimés  
quand cela me chante, sont de la même inspiration.  
Ils ont été composés en mars et avril 1921, au bord de  
la Méditerranée. Sur ses rivages antiques, à moi naïf  
habitant de l'Île-de-France, la mythologie se montra  
vivante et nue. Après les nymphes de la Marne,  
Vénus au bain, il y a de quoi vous tourner la tête!  
C'est dans certains de ces poèmes que la sensualité  
la plus gourmande se cache le moins. Puis l'on voit  
s'évanouir doucement cette singulière apparition de  
Vénus.

RAYMOND RADIGUET

## Déplacements et villégiatures

### I

Au sein des villes qui ont dès longtemps atteint  
L'âge de la stérilité, ah si l'encre pouvait se tarir!

Dans un magasin où je cueillais des  
Giroflées de Suède, nous frôlâmes Gertrude que l'on  
voit une seule fois pendant son séjour sur la terre ou  
la mer.

Enseigne des gantiers : une attrayante image de la  
mort. Cette main de fer au-dessus de ma tête, n'est-ce  
pas aussi ma main que ne savent éviter les mouches?

### II

En robe du soir, l'infante de la dune frileuse m'offre  
son lait. Elle m'apprend à marcher sur le sable sans y  
laisser de traces. Nous nous exprimons dans des  
langues plus ou moins mortes. Cependant, le cavalier,  
à qui la mer va comme un gant, le futur noyé, l'oreille  
contre les vagues, les écoute décider de son sort, sans  
comprendre.

## Automne

Tu le sais, inimitable fraise des bois  
Comme un charbon ardent aux doigts de qui te cueille :

Leçons et rires buissonniers  
Ne se commandent pas.

Chez le chasseur qui la met en joue  
L'automne pense-t-elle susciter l'émoi  
Que nous mettent au cœur les plus jeunes mois?

Blessée à mort, Nature,  
Et feignant encor  
D'une Ève enfantine la joue

Que fardent non la pudeur mais les confitures  
Ta mûre témérité  
S'efforce de mériter  
La feuille de vigne vierge.

## Bouquet de flammes...

Bouquet de flammes (que délie  
Des faveurs l'innocent larcin)

Où se noyer en compagnie  
Des colombes de la Saint-Jean.

De l'eau qui ne peut en son lit  
Obtenir la tranquillité,  
Et des feux oisifs qui s'ennuient  
Loin des lieux par Vénus hantés,

Roucoulent les vagues, sigeant  
Dans leur adorable colère  
Un sein qui se gonfle de lait.  
Ou de désir ? Plutôt cela.

### L'école du soir

Aurore, à nul des cœurs qui saignent,  
Ne vas recommander l'école  
Où buissonnière on nous enseigne  
La douleur plutôt que les jeux.

Un jour, en mousse se déguise  
L'espigle Vénus, et son col  
Marin fait le ciel orageux ;  
Demain en maîtresse d'école,

Mais marine, non buissonnière.  
Ses leçons sont plus à ma guise,  
Ignorante, elle qui serait  
De ses élèves la dernière !

Vénus charmant les tableaux noirs :  
Figure tracée à la craie,  
Enfin Vénus s'effacerait,  
Ligne à ligne, de nos mémoires.

### Le rendez-vous solitaire

Emprunte aux oiseaux leur auberge  
Au feuillage d'ardoise tendre !  
Loin des fatigues, ma cycliste,  
Qui t'épanouis sur nos berges,  
Future fleur comme Narcisse,

Tu sembles toi-même t'attendre !  
Mais pour que nul gêneur ne vienne  
Je nomme la Marne gardienne,  
Ô peu chaste, de tes appâts.  
La Marne fera les cent pas.

Si son eau douce va semblant  
Plus douce et plus chaste que d'autres,  
Ses désirs pourtant sont les nôtres :  
Voir bouillir à l'heure du thé  
Que l'on prend en pantalon blanc,

Au soleil, ta virginité !

### Nymphé émue

De ta tête, ôte ce panier  
Naguère débordant de fraises,  
C'est en prendre trop à son aise,  
Tant bien que mal, nymphe, élevée.

Car sur les cendres de tes fraises  
Les braves ont fait relever  
La tulle du lit où repose  
La source d'hier, qui se tut.

Nymphé, m'apprivoisent tes cuisses,  
Tes jambes à mon cou, statue,  
Je courrais comme ondes bondissent,  
Et arrivant en bas se tuent.

(Obligé qui voudrait y boire  
Biche, de se mettre à genoux.)

Nymphé pensionnaire des bois  
Me conviant à ce goûter,  
Pour que commodément je puisse  
Tes sauvages fraises brouter,  
Demande aux ronces de ces bois  
De lever ton tablier noir :

Ardeur de cheminée, à nous  
Forestière tu te révéles,  
Ton feu je l'allume à genoux  
Comme aux sources lorsqu'on y boit.

### Les adieux du coq

Que le coq agite sa crête  
Où l'entendent les girouettes ;  
Adieu, maisons aux tuiles rouges,  
Il y a des hommes qui bougent.

Âme ni mon corps n'étaient nés  
Pour devenir cette momie,  
Bûche devant la cheminée  
Dont la flamme est ma seule amie.

Vénus aurait mieux fait de naître  
Sur le monotone bûcher  
Devant lequel je suis couché,  
La guettant comme à la fenêtre.

Nous ne sommes pas en décembre ;  
Je ne serais guère étonné  
Pourtant, si dans la cheminée,  
Un beau matin je vois descendre

Vénus en pleurs du ciel chassée,  
Vénus dans ses petits sabots  
(De Noël les moindres cadeaux  
Sont luxueusement chaussés).

Mais, Écho ! je sais que tu mens.  
Par le chemin du ramoneur,  
Comme en un miroir déformant,  
Divers fantômes du bonheur,

À pas de loup vers moi venus,  
Surprisent corps et âmes nus.  
- Bonheur, je ne t'ai reconnu  
Qu'au bruit que tu fis en partant.

Reste étendue, il n'est plus temps,  
Car il vole, âme, et toi tu cours,  
Et déjà mon oreille avide,  
Suspendue au-dessous du vide,

Ne perçoit que la basse-cour.  
Coq, dans la gorge le couteau  
Du criminel, chantez encor :  
Je veux croire qu'il est trop tôt.

### Vénus démasquée

Vénus non seulement me livre  
Ses secrets, mais ceux de sa mère :  
Jadis je regardais la mer  
Comme regarderait les livres

Un enfant qui ne sait pas lire.  
Vénus, sans l'aide d'une mère,  
D'être venue aux cieus déments  
Se vante. Il faut souffrir, déesse,

Qu'un simple élève vous démente.  
M'apprendre à lire couramment  
Les vagues de la mer qui sont  
Maternelles rides d'un ventre,

Voilà bien de vos maladresses !  
Et celle d'un naïf garçon  
Est ma vengeance : pour le prix  
De vos dangereuses leçons,

À me lire je vous appris.

### L'étoile de Vénus

Après d'avril la verte douche,  
Dans ton hamac, dans ton étoile,  
Au milieu du ciel tu te sèches.

Recommence ! d'une fessée,  
Insolente, récompensée,  
Sous l'étoile des maraîchers,  
Leurs tombereaux de gaudes roses  
Que par gourmandise l'on baise,  
Joues jalouses du châtiment  
Que, jaillie hors du gant, ma main,  
Frais jet d'eau, inflige à leurs sœurs,  
Les fruits qui fondent dans la bouche  
Avec le sucre du péché,  
Les transporte sur nos marchés  
Conduit, Vénus, par ton étoile,  
En charrette, un de nos rois mages.

Ils ne t'auront pas empêché  
De prendre du ciel le chemin.

Pourquoi donc après être né  
Faudrait-il, Vénus, que l'on meure ?  
Mais de sa dernière demeure  
Déesse, au moins, laisse le choix  
À ce serviteur que tu choies  
Au point de l'admettre en ta couche !

Au fond du ciel, non de la mer,  
Prise aux filets que tu tendis,  
Si tu veux, ondine de l'air,  
Que ton cœur, ton corps, je réchauffe,  
Ne me promets ton paradis,  
Mais, dans les Méditerranées,  
De dormir où Vénus est née !

### Statue ou épouvantail

Les seins du marbre, mes fruits lourds  
Arrondis par le lourd soleil,  
S'ils rougissent, tout est perdu,  
Je les nomme pommes d'amour.

C'est, entier, un verger marin,  
À elle seule que Vénus ;  
Verger par lui-même trahi !  
Car Vénus, pendant son sommeil,

Nous livre ses secrets, ses fruits.  
(Installé le moineau, corail  
Sur ta branche, il la fait plier),  
Heureux qui ne doute de rien !

Sans crainte, vagues, picotez  
L'arbre du corail effronté :  
Dans son rôle d'épouvantail  
Vénus manque d'autorité.

### Le prisonnier des mers

Le mousse mis en quarantaine,  
Sa mère des terres lointaines  
Lui fait parvenir des albums  
Indéchirables, et son cœur  
Ne pourrait pas en dire autant.

C'est le décor des scarlatines ;  
On s'y promène sans bouger,  
Toujours en chemise de nuit,  
Aussi longue que les journées.

Au théâtre des scarlatines  
Où meurt le prisonnier des mers,  
Jamais on ne boit ni ne mange,  
C'est l'apprentissage des anges.

Son apprentissage fini,  
Le prisonnier des mers s'évade,  
Il grimpe tout en haut du mât.

Mais les marins ont des fusils,  
Oiseau de mer, ange lourdaud,  
Une âme retombe dans l'eau.

Parmi, vagues, vos blancs soucis  
De pigeons avant le voyage.

Moi je tire à la courte paille,  
Pour savoir laquelle de vous  
S'en ira prévenir la mère.

### Le panier renversé

(Histoire de France)

La vie est sommeil dont nous tire  
La mort, par les pieds, les cheveux

Exauçant mes timides vœux  
Comme c'est gentil à vous, reine,  
D'avoir voulu, vous, en personne,  
M'entr'ouvrir du parc de Versailles  
La porte, avec la clef des songes.

Pour me faire à nouveau plaisir  
Roulez-vous sur votre gazon  
Dont le peuple jaloux disait  
Qu'en même temps que vos moutons  
Le coiffeur royal le frisait !

Car des deux maris, le jaloux,  
Que s'en aillent vos jeux, vos ris  
Vers cette bergère : Versailles,  
C'était non le roi, mais Paris.

Semblant dans le gazon chercher  
De Gygès la bague perdue  
Vous vous promenez entre amies,  
Respirant un peu, en cachette.

Un amant, il l'eût pardonné ;  
Mais pareils jeux de pensionnaires  
Ne les peut comprendre un mari.

Avouez, Marie-Antoinette,  
(Et bien qu'en public je sois prêt  
À soutenir tout le contraire),  
Que ces prétextes de main-chaude,  
Les parties de saute-mouton,  
Étaient un peu moins innocentes  
Que jeux d'agneaux venant de naître.

Un beau jour le mari jaloux,  
Pour venir à bout de sa reine  
Demande l'aide du docteur.

Elle se morfond et lamente  
Dans l'humiliante prison,  
Dans cette chemise de nuit  
Juste laissant libre la tête.

Vous n'êtes au bout de vos peines,  
Marie-Antoinette, sachez  
Que ne vous seront inutiles  
Aucun des jeux que vous apprîtes.

Puisqu'ils sont bel et bien partis  
Les jours des rubans aux paniers,  
Passez la tête à la lucarne  
Où l'on voit le prince Charmant.  
Et que nulle arrière-pensée  
Ne gâche l'ultime partie  
De saute-mouton, de main-chaude :  
Bientôt votre main sera froide.

Des perles de votre collier  
Gygès suivra le pointillé,  
Car à ce mince col de cygne  
La bague de Gygès suffit  
Pour escamoter votre tête.

Du saute-mouton en public  
Clandestines sœurs, vos amours,  
En serait-ce le souvenir,  
Ou le roulement des tambours  
(Trapèze !) au moment du péril  
Qui vous fait peur, ô débutante ?

Mais, tressé pour des bergeries  
Moins sanglantes, de ce panier  
Bien que de rubans défleuri  
Vous rassure la vue. À tort.

Plus la peine de vous cacher  
Parmi les arbres de Versailles,  
Mon bel arbuiste foudroyé,  
Au bout du plaisir, qui, d'un jet  
Peu féminin, jusques au ciel  
Lancez oiseau et sève mièvres.

C'est le coup de foudre, dit-on.

Soyez plus farouche, ma reine,  
Et pour lucidement goûter  
La pomme d'amour que vous offre  
La mort, oui le prince Charmant,  
Refusez que l'on vous endorme.

Déjà la vie est long sommeil  
Sous les pommiers au bois dormant,  
Et ses songes font dire à l'homme  
Qu'il ne dort pas. Nous crûmes vivre,  
Éternité ! Heureusement  
Que de toi la mort nous délivre.

### À une promeneuse nue

Prends exemple sur la colline  
Qui doit accoucher du raisin.  
Elle, des feuilles de ses vignes,  
Pourrait aussi se contenter.

Pourtant, des châles en gazon,  
De la fourrure des buissons,  
Des bonnets, des manchons de thym  
Où cachent leurs jeux les lapins,

Elle costume sa beauté.  
– Et toi, coquette extravagante,  
Qui de ta seule peau te gantes,  
Avril, tu te crois en été !

### La guerre de Cent-Ans

Ô *girls* comme flammes danseuses !  
Une biche lèche une rose ;  
Avec douceur, bonbon anglais,  
Elle s'écroule en mon palais.

Si nos langues ne sont pas sœurs,  
Qu'une biche lèche mon âme,  
Le guerrier, sous d'expertes flammes  
S'énervé et pourtant vierge meurt.

Que ne suis-je elle ou l'oiseleur,  
Belle sous la boule de gui,  
Et au miel de votre baiser,  
Oiseleur je resterais pris.

De nos bergères les Anglais  
Fond des bûches pour leur *Christmas*.  
Fond votre langue en mon palais,  
C'est à la mort que ma grimace

S'adresse et non pas à l'amour.  
Je n'ai rien de commun, sauf l'âge,  
Avec le dédaigneux Narcisse,  
Ainsi que Jeanne trop penché  
Sur le seul bûcher de son âme.

### L'ange

Au front de bon élève, l'ange  
Lauré de fleurs surnaturelles.

Pour ne pas manquer ses calculs,  
Appliqué, il tire la langue,  
Tendant de suivre à cloche-pied,  
Au verger des quatre saisons,  
Le pointillé de leurs frontières.

La neige, est-ce bon à manger ?  
L'ange pillard en a tant mis  
Dans sa poche, à jamais il reste  
Parmi nous les forçats terrestres  
Que cette boule rive au sol,  
Faites en neige qu'on croit légère.

Sans cesse empêché dans son vol,  
Comme nous dans notre délire,  
Cet ange enchaîné bat des ailes,  
De ses amis implorant l'aide ;  
Aussitôt qu'il s'élève un peu,  
Retombe dans les marronniers,  
Où la gomme de leurs bourgeons  
S'accrochant à des cheveux d'ange  
L'empêche à jamais de nevier.

Croyez-vous que ce soit pour rien,  
Qu'au poirier le pépiniériste  
Laisse blettrir ses belles poires ?  
C'est qu'on reconnaît le voleur,  
À la molle empreinte du doigt.

Mais Dieu examine les mains  
Des anges voleurs de framboises,  
Des assassins, chaque dimanche,  
Et dans les mains les plus sanglantes,  
Met des livres dorés sur tranches.

Dites ce que sont vos prisons,  
Demande l'ange par trop niais,  
Aux deux gendarmes l'emmenant  
Avec pièce à conviction,  
Dans le char des quatre saisons.

### Septentrion, dieu de l'amour

Nous sommes venus voir l'enfant  
Qui, de la pauvre Cendrillon  
Ayant, paraît-il, hérité,  
Peut conduire sans arrêter  
Trois jours durant le cotillon.

Le croyez-vous, c'est celui-ci  
Qui danse, une étoile à son front,  
Comme sur le parquet poli  
Où aurait pu glisser Narcisse.  
Son étoile en la mer se mire,  
Celle qui guide nos marins.

Tous les cadeaux que distribue  
Avec sur les yeux un bandeau  
L'enfant qui devrait être dieu  
Gracieusement aux danseuses  
Ravissent leur cœur et leurs yeux.

De mélodieux coquillages  
Des danseuses devinant l'âge.

Des jumelles faisant voir nue  
Celle dont on rêve la nuit.

Des chapeaux de bizarre forme  
Coiffez-vous-en, car ils endorment  
Toute peine qui vient du cœur.

Et, sans nulle parcimonie,  
Encor des cœurs, beaucoup de cœurs,  
Que gauchement elles manient.

Si notre feu dure trois jours  
Est-il digne du nom amour ?  
Ma belle danseuse inconnue  
Consulte à ce sujet Vénus  
Bien qu'elle n'ait pas reconnu  
Pour fils le vrai dieu de l'amour.

Comment veux-tu que nous croyions  
En celui qui ne meurt jamais ?  
Le vrai dieu c'est l'enfant aimé  
C'est le danseur Septentrion ;  
Avec le bal son cœur s'arrête  
Et notre amour meurt aussi vite.

### Élégie

Araignée. À moins que l'espoir  
Du matin dure jusqu'au soir,  
La voilette en fils de la vierge  
Dérobera notre adultère.

Ariane, faudrait-il taire  
Ta chance d'être parvenue  
À démêler tous ces mystères  
Où s'embrouillait même Vénus  
Y perdant pied, perdant haleine,  
Comme nous dans ses tendres pièges.

Êtes-vous pelote de laine,  
Mon cœur, par la chatte agacé ?  
Vierge, voici le fil cassé.

C'est bien de ta faute, Vénus,  
Puisque nos cœurs sont la pâte  
De tes tigres en miniature.

Et la Parque pendant ce temps  
Tisse des bonnets de coton,  
Pour que les anges en pantoufles,  
Visitant les vivants qui souffrent  
Les coiffent telle une bougie  
De l'éteignoir. Fais-tu défaut,  
Coiffure de mon élégie,  
Sur les âmes eux-mêmes soufflent ;  
Mais les anges sont des ténors  
Se ménageant pour chanter haut  
Notre louange, dès la mort.

### Poésie

De son amour noircir les murs,  
C'est très difficile à la ville ;  
Seuvent les murs étant de verre  
Aux patineurs je porte envie

Mais me contente de mes vers ;  
Seuls les voleurs sont assez riches  
Pour inscrire sur la vitrine  
Le prénom de leur bien-aimée.

Que ton diamant, poésie,  
Une de ces vitrines raye,  
Des bavardes boucles d'oreilles,  
J'achète ou vole le silence

Pour en orner de roses lobes.  
Patineur, la glace est rombe  
(En belle anglaise copiée,  
Ma poésie, avec ses pieds).

### Avec la mort tu te maries...

Avec la mort tu te maries  
Sans le consentement des dieux ;  
Mais le suicide est tricherie  
Qui nous rend aux joueurs odieux,  
De leur ciel nous fermant la porte.

Les morts que l'on n'attendait pas  
Devant le ciel font les cent pas  
Et leurs âmes sont feuilles mortes  
Jouets du vent, des quatre vents.

Parce qu'au ciel on garde l'âge  
Que l'on avait en arrivant,  
Narcisse se donne la mort ;  
Il n'y trouve nul avantage,  
Sauf la volupté du remords.

S'il tenait tant à son visage,  
Que ne pensa-t-il se noyer  
Dans la fontaine de Jouvence ?  
Toi, colombe dépareillée,  
Explique à quoi cela t'avance  
De répéter de ce nigaud  
La dernière parole ? Écho,  
Entendons-nous sous ce bosquet,  
Es-tu colombe ou perroquet ?

De ce dernier tu t'autorises,  
Paresseuse, pour grimacer  
Aux mots d'amour que ton Narcisse  
N'eut pas souci de prononcer.

Lui, Narcisse, errant dans les vals  
De la mort, et, de roche en roche,  
Elle dans la vie, ils se valent.  
Ce désœuvrement les rapproche ;  
Qu'ils eussent fait un beau ménage !

### Un cygne mort...

Un cygne mort ne se remarque  
Parmi l'écume au bord du lac.

Léda te voilà bien vengée,  
Pense qu'un cygne au tien pareil  
D'une aieule charmant l'oreille  
Au premier chant fut éborgné.

Son duvet emplit l'édrédon  
Sous lequel Léda délaissée  
Informe de son abandon  
Le passant qui déjà le sait.

Passez, couleurs, puisque tout passe  
À la fin il reste du blanc.

Les anges en peignoir de bain  
Sur le sable n'ont laissé trace  
De leur passage. Et les dérange  
Du chien la nuit quelque aboïement,  
Le simple coup de pied d'un ange  
Enseigne au chien comme l'on ment.

Et toi, mon cygne, ma tristesse,  
Qu'en attendant Noël j'engraisse,  
Les larmes dont ton cœur est plein  
Empêchent le sang de tacher  
Le sable sur lequel Léda  
Pour un cygne se suicida.

Son linge, ses larmes séchés,  
L'ange s'élançe du tremplin.

### Les Jours en feu,

poésie de Raymond Radiguet (1903-1923)  
paru aux éditions Grasset,  
à Paris, en 1925.

ISBN : 978-2-89668-844-9  
© Vertiges éditeur, 2019

– o 845<sup>e</sup> lecturriel –

Dépôt légal – BANQ

### Lecturiels

www.lecturiels.org